

LA CROIX 25 JANVIER 2018

L'humour, politesse du désespoir

Un an après avoir présenté, au TGP, *Le Suicidé* de Nicolaï Erdman, Jean Bellorini poursuit son ouverture aux grandes troupes étrangères avec cette comédie noire à l'enseigne du Théâtre Alexandrinski de Saint-Petersbourg.

Heureux qui, comme Kroum, a fait un beau voyage, et puis est retourné vivre auprès de sa mère le reste de son âge ! Même s'il revient sans usage ni raison. Sans rien du tout. « Je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger », avoue-t-il. « Je n'ai pas avancé d'un pouce, je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Je n'ai rencontré personne. Je n'ai rien acheté, je ne ramène rien... Dans ma valise, il n'y a que du linge sale et des affaires de toilette. » Ne lui reste que la vieille bande du quartier qui, elle, n'a pas bougé – Trouda, « la bougeotte », son ex-petite amie ; Takhti, « le joyau » cocu et consentant ; Tougati, « l'affligé » souffreteux qui ne se mariera que pour mourir.

Écrite en 1975 par Hanokh Levin, enfant terrible de la scène israélienne disparu en 1999, *Kroum l'ectoplasme* relève de la comédie. Joyeuse, gaillarde, populaire – ce qui ne signifie pas boulevardière, comme, trop souvent, on la considère en France. Mais aussi cruelle, désenchantée sur la marche de l'univers et d'une petite humanité croquignollette et médiocre, aux prises avec le conformisme, la solitude, le perpétuel échec, l'impuissance à être. Ou plutôt condamné « à ne jamais être, avant même de naître ».

Le propos pourrait s'avérer d'un nihilisme insupportable, sans l'humour caustique qui traverse sans cesse le texte (politesse du désespoir ?) et, surtout, sans l'indicible légèreté de la mise en scène de Jean Bellorini, enchâssée dans un décor aussi ingénieux que savant : une façade d'immeuble avec vue sur une suite empilée de minuscules logements prolétaires. Les murs sont de couleurs pétantes, en harmonie avec celles des costumes un rien « Deschiens » (ils sont de Macha Makeïeff !) qui habillent les comédiens russes. Ils sont douze, virtuoses et complices. Jouant, chantant, ils s'ébrouent en liberté sous la gouverne délicate et sûre de Jean Bellorini. Vitali Kovalenko est Kroum, « l'ectoplasme » ; Sergey Mardar, Takhti « le joyau » ; Dmitri Lyssenkov, Tougati « l'affligé » ; Vasilissa Alexéeva, Trouda « la bougeotte »...

Ceci explique-t-il cela ? On pense à Gorki. On pense à Tchekhov. Revient en mémoire l'ultime réplique de *La Cerisaie* : « La vie, elle a passé, on a comme pas vécu. » Lui fait écho la réponse du docteur à Tougati qui réclame une « petite piqûre de bonheur » : « Même la médecine ne peut arriver à faire de votre vie ce qu'elle aurait dû être » ?

Didier Méreuze